

**Langue et histoire au Kilimanjaro et alentour :
diffusion démique et diffusion culturelle**

Gérard Philippon¹

L'étude du peuplement ancien des régions dépourvues de traditions écrites a connu un regain d'intérêt à la suite du rapprochement intervenu au cours des dernières années entre généticiens et linguistes (tel qu'il se manifeste, par exemple, dans le programme « Origin of Man, Language and Languages » de l'European Science Foundation). Antérieurement, cette étude avait subi un certain discrédit parmi les anthropologues et archéologues, à la suite des excès du diffusionnisme mécaniste (parfois teinté de racisme) de la première moitié du vingtième siècle. Les travaux pionniers de Luca Cavalli-Sforza et

¹ Professeur de langues bantu à l'INALCO, membre de l'UMR 5596 Dynamique du langage (CNRS - Université Lyon2).

Il m'est particulièrement agréable de collaborer à ce recueil d'hommages pour Jean-Pierre Chrétien. J'ai rencontré Jean-Pierre pour la première fois dans les années 1970, alors que j'enseignais à l'Université de Dar-es-Salaam et qu'il venait en Tanzanie mener des recherches sur les royaumes du Buha. Nous avons eu par la suite l'occasion de nous voir beaucoup, surtout dans les années 1990 où nous avons organisé en commun un groupe de travail informel sur l'Afrique Orientale réunissant anthropologues, historiens et linguistes, qui m'a personnellement beaucoup apporté. J'éprouve pour lui à la fois l'estime que justifie son imposante production scientifique et l'amitié qu'inspire sa personnalité chaleureuse.

de ses collaborateurs² ont permis de faire mieux ressentir aux généticiens l'intérêt d'une collaboration avec les linguistes. Ceux-ci pour leur part, après l'abandon presque total des études de comparatisme historique, qui avaient pourtant dominé la linguistique des années vingt et trente du siècle dernier³, sont revenus à une attitude plus constructive à son égard. Il paraît donc pertinent de se poser à nouveau la question de l'origine des populations et de leurs éventuelles migrations en ayant recours à une combinaison d'approches linguistiques, génétiques et archéologiques, voire anthropologiques. Un problème particulièrement important quand on observe la diffusion de traits culturels, parmi lesquels figurent bien entendu les langues, est celui de savoir si cette diffusion a été portée par une expansion de populations, s'amalgamant aux populations précédemment établies, voire les assimilant complètement, ou au contraire si les traits culturels en question se sont répandus de proche en proche, par influence, un peu à la manière d'une épidémie⁴, sans qu'interviennent des mouvements importants de population. On parlera dans le cas d'une expansion de population de diffusion démique, dans l'autre de diffusion culturelle. Il est bien évident que l'une ou l'autre explication peut être valable selon les cas. Un exemple vigoureusement défendu (mais aussi contesté) de diffusion démique concerne la progression de l'agriculture en Europe à partir de l'Anatolie depuis le VIII^e millénaire avant notre ère. Cavalli-Sforza décèle l'expansion en Europe de gènes d'origine proche-orientale selon des proportions correspondant à l'ancienneté de l'apparition de l'agriculture dans la région⁵. L'Afrique orientale représente, comme on sait, une région d'une importance primordiale dans l'évolution humaine, puisque c'est là que se trouvent les plus anciennes traces

² L. CAVALLI-SFORZA *et alii* (1994) ; L. CAVALLI-SFORZA (1996).

³ Pour une rapide discussion, cf. G. PHILIPPSON (2002).

⁴ La métaphore « épidémiologique » est très largement employée dans le contexte de la diffusion d'innovations culturelles ; cf. l'amusant et instructif petit ouvrage de M. GLADWELL (2000).

⁵ L. CAVALLI-SFORZA (1996), chap. 4.

d'hominidés et que semble bien se trouver l'origine de l'homme moderne, il y a environ 150 000 ans. Je n'ai pas dans ce chapitre la prétention de traiter d'époques aussi anciennes, puisque c'est sur des données linguistiques que je compte me baser. Je m'attacherai donc ici à la mise en place de populations d'agriculteurs et d'éleveurs dans une région située de part et d'autre de la frontière entre le Kenya et la Tanzanie actuelles et centrée sur le Kilimanjaro, la plus haute montagne d'Afrique.

Bien que mon argumentation soit essentiellement de nature linguistique, je suis bien conscient de m'adresser principalement ici à un auditoire d'historiens. C'est pourquoi j'éviterai tout jargon de spécialiste et utiliserai des transcriptions volontairement simplifiées (sans indication de tons, etc.).⁶

La situation linguistique en Afrique de l'Est

Il est fréquent de trouver mentionné, dans des ouvrages sur la classification des langues africaines, le fait que les quatre grands phylums linguistiques africains, proposés initialement par J. Greenberg, et acceptés aujourd'hui avec plus ou moins de réserves par la majorité des linguistes africanistes (Niger-Congo, nilo-saharien, afro-asiatique et khoisan), que ces quatre grands phylums donc, se trouvent représentés sur le territoire de la Tanzanie actuelle. Cette affirmation est exacte, mais il faut immédiatement la moduler en précisant qu'à l'exception du khoisan, les trois autres phylums ne sont présents dans cette région que depuis une date assez récente et en tout état de cause incommensurable avec celles proposées pour l'origine de l'homme moderne (\approx 150 000 ans avant le présent). Penchons-nous de plus près sur la question.

⁶ Pour des détails linguistiques plus spécialisés, le lecteur pourra se reporter à d'autres publications, par exemple D. NURSE (1979), G. PHILIPPSON (1984) et G. PHILIPPSON & M.-L. MONTLAHUC (2003).

Les quatre phylums de Greenberg avec leurs représentants dans la région sont :– le khoisan : la grande majorité de ces langues, caractérisées par la présence de clicks, se trouvent de nos jours essentiellement en Afrique australe (Botswana et Namibie surtout). Le seul membre à peu près assuré du phylum qui soit présent en Afrique orientale est le sandawe, parlé au centre de la Tanzanie. Une autre langue à clicks, le hadza, parlée à peu près dans la même région, y est fréquemment adjointe, mais son affiliation au phylum khoisan pose problème et ne peut être démontrée de façon convaincante⁷ ;– l'afro-asiatique est le groupe de langues auquel se rattachent entre autres les langues sémitiques (arabe, hébreu, etc.) ainsi que l'ancien égyptien, le berbère et de nombreuses langues d'Éthiopie (langues couchitiques et omotiques). De nos jours, seules quatre langues couchitiques semblent être encore parlées dans le centre de la Tanzanie⁸ : iraqw, gorowa, alagwa et burunge. Deux autres langues voisines, le qwadza et l'asax sont probablement éteintes. On mettra à part le cas du ma'a ou mbugu, qui semble résulter d'un mélange entre une langue du groupe ci-dessus et une ou plusieurs langues bantu⁹ ;– le nilo-saharien, dont la majorité des représentants se trouve, outre l'Afrique de l'Est, en Éthiopie, au Soudan, au Tchad et en RDC, est bien représenté en Tanzanie par des membres des trois branches de la famille nilotique : oriental (maasai), occidental (luo) et méridional (datoga et akie) ; – enfin le phylum Niger-Congo, dont relève la quasi totalité des langues d'Afrique occidentale, n'est représenté en Tanzanie que par une seule famille linguistique, mais de poids, puisqu'elle regroupe à elle seule plus de 95 % de la population du pays, à savoir le groupe bantu, qui occupe par ailleurs pratiquement l'ensemble de l'Afrique au sud de l'équateur. Pour ce qui est de

⁷ G. PHILIPPSON (à paraître) et sur l'ensemble de ces questions B. HEINE et D. NURSE (2000).

⁸ Je ne tiens évidemment pas compte de l'arabe, [langue sémitique parlée](#) par certaines communautés immigrées.

⁹ M. MOUS (1994).

leur ancienneté dans la région, si l'on excepte le sandawe du groupe khoisan, dont il n'y a pas de raison de penser qu'il vienne d'ailleurs et qui représente sans doute le reliquat isolé d'une occupation généralisée de la partie orientale de l'Afrique par la famille khoisan (voir la discussion plus loin), les représentants des trois autres phylums ont une origine clairement extérieure à la région, et leur apparition dans celle-ci est approximativement datable :– les parents les plus proches des quatre langues couchitiques (iraqw, gorowa, alagwa et burunge) se trouvent au nord du Kenya et surtout en Éthiopie. Un mouvement nord-sud d'une population pastorale le long de la vallée du Rift peut être repéré dans les données archéologiques, débutant autour du lac Turkana (à la frontière actuelle entre le Kenya et l'Éthiopie) aux environs de 2500 avant notre ère, se manifestant environ 1200 ans plus tard au sud du Kenya et en Tanzanie du nord. Cette culture appartient à un peuple dont l'élevage de bovins, ovins et caprins constituait la ressource principale, mais dont on ne peut exclure totalement qu'ils aient aussi pratiqué l'agriculture. Il semble donc raisonnable de considérer que les populations couchitiques actuelles de Tanzanie centrale, dépourvues de parents linguistiques dans les zones immédiatement avoisinantes, seraient les descendants de ces pasteurs néolithiques, arrivés dans la région il y a peut-être 3000 ans ou un peu moins. La comparaison de leurs langues avec celles de leurs plus proches parents implique en effet une longue période de séparation ;– pour les peuples de langues nilotiques, on peut immédiatement attribuer aux Luo (branche nilotique occidentale, dont l'origine se trouve au Sud-Soudan, où sont encore parlées de nombreuses langues très proches) une date d'immigration (à partir du Kenya et antérieurement de l'Ouganda) ne dépassant pas deux ou trois siècles, comme l'indiquent à la fois les traditions orales et les jalons linguistiques déposés tout au long de leur progression du nord au sud (dans ce cas, sur lequel nous ne nous attarderons pas, la diffusion culturelle semble l'avoir emporté sur la diffusion démique, plusieurs groupes anciennement bantuphones étant encore en voie

d'assimilation aux Luo¹⁰). Les représentants des deux autres branches posent un problème plus compliqué, surtout pour ce qui concerne la branche méridionale, dont les représentants se trouvent aujourd'hui exclusivement au Kenya et en Tanzanie (un tout petit nombre débordant sur le côté ougandais de la frontière). Ces langues, assez homogènes entre elles, mais nettement différentes de celles des deux autres branches, doivent s'en être séparées à date assez ancienne. L'origine au Sud-Soudan de l'ensemble de la famille nilotique ne fait pas de doute, les membres les plus caractéristiques des branches occidentale (dinka, nuer, shilluk...) et orientale (bari, lotuko – parent le plus proche du maasai¹¹) s'y trouvant concentrés. Les langues nilotiques méridionales doivent donc en provenir également, mais il est beaucoup moins facile de reconstruire leur itinéraire et leur chronologie que dans le cas des pasteurs néolithiques (par hypothèse ancêtres des peuples couchitiques du centre de la Tanzanie, comme nous l'avons vu plus haut). Une identification possible¹² pourrait s'appliquer à la culture des pasteurs et agriculteurs présents dans les Hautes Terres de l'Ouest du Kenya depuis environ le X^e siècle de notre ère, mais leur répartition avant cette date est inconnue. On peut cependant faire l'observation qu'ils ont dû être en contact avec un peuple de langue couchitique orientale, dont la zone de répartition se situe au nord-est du Kenya, en Éthiopie et en Somalie, soit très au nord (et à l'est) de la région du sud-ouest du Kenya où l'on rencontre de nos jours les langues nilotiques méridionales. Leur présence ancienne au nord du Kenya pourrait expliquer ces contacts. Le groupe sud-nilotique majoritaire en Tanzanie, les Datoga, ne peut donc guère avoir pénétré dans la région plus anciennement que l'an 1000 de notre ère.

Pour ce qui est de la branche nilotique orientale, elle est représentée en Tanzanie par deux groupes, d'importance et de statut fort inégaux. Il s'agit

¹⁰ Cf. J. P. CRAZZOLARA (1950-54), B. A. OGOT (1967), etc.

¹¹ Après l'ongamo (voir plus loin).

¹² J. SUTTON (1973).

d'une part des Maasai, qu'il est sans doute inutile de présenter plus longuement. Ils occupaient, à l'arrivée des colonisateurs, toutes les terres de part et d'autre de la vallée du Rift, du nord du Kenya à la Tanzanie centrale. Toutes les données indiquent que, là aussi, ils se sont déplacés du nord au sud et la tribu maasai dominante en Tanzanie, les Kisonko, ne serait arrivée dans la région qu'il y a deux siècles. Cependant, il existe plusieurs facteurs de complication, qu'il convient de discuter un peu plus en détail, étant donné qu'ils concernent la région du Kilimanjaro dont nous nous occupons particulièrement. En dépit du fait qu'ils parlent tous des variétés très proches d'une même langue, les groupes maasaïphones se divisent en deux : les Maasai proprement dits et les Il-Oikop. Ces derniers sont de nos jours réduits à quelques groupes marginaux, surtout confinés au nord-est de la Tanzanie où ils vivent parmi des populations d'agriculteurs de langue bantou, mais ils semblent avoir constitué jusqu'au XIX^e siècle une (ou des ?) confédération(s) puissante(s) qui ont livré des guerres violentes aux « vrais » Maasai et ont été finalement vaincus et dispersés par eux. Le point qui nous intéresse ici est qu'ils ont certainement précédé, peut-être de plusieurs siècles, dans les environs du Kilimanjaro, les Kisonko, dont nous avons vu plus haut qu'ils n'ont atteint le nord de la Tanzanie qu'au cours du XIX^e siècle. Cependant, il est douteux que la présence des Il-Oikop remonte à une date extrêmement ancienne, car on s'attendrait alors à ce que leur langue diffère beaucoup plus de celle des autres groupes maasaïphones que ce n'est en fait le cas. Plus intéressant est le fait suivant : il existe à l'extrémité nord-est du Kilimanjaro une population, les Ongamo, dont la langue est en voie de disparition, suite à leur absorption progressive par leurs voisins bantuphones. Bien que mal connue, cette langue a fait l'objet d'une description succincte, mais compétente¹³ et l'on en possède plusieurs listes lexicales collectées indépendamment les unes des autres. Le grand intérêt de cette langue est qu'elle constitue le parent le plus proche du maasai, partageant avec lui

¹³ B. HEINE & R. VOSSEN (1975-76).

certaines caractéristiques importantes, mais en différant trop pour pouvoir être considérée comme un de ses dialectes. Bien plus, en dépit du fait que sous la forme où nous connaissons actuellement la langue ongamo, son vocabulaire fourmille d'emprunts bantu, on peut cependant constater que sur plusieurs points son lexique est plus fidèle à la langue ancestrale nilotique orientale que le maasai lui-même. Son ancienneté dans la région pourrait donc être considérable et nous y reviendrons ci-dessous.

– enfin les langues bantu, représentant en Afrique orientale le phylum Niger-Congo. Il est de nos jours admis par tous les spécialistes que l'origine de la famille bantu se situe vers les confins du Nigeria et du Cameroun. C'est de là qu'est partie, à une date mal déterminée, l'expansion qui devait amener ces langues à occuper, de façon souvent exclusive, l'ensemble de l'Afrique au sud de l'équateur, atteignant l'Afrique australe dès le III^e siècle de notre ère. Pour ce qui est de l'Afrique orientale, les données archéologiques indiquent clairement l'apparition d'une nouvelle tradition culturelle « le complexe Chifumbaze¹⁴ », sur la rive ouest du lac Victoria, vers le milieu du I^{er} millénaire avant notre ère. Cette tradition culturelle, identifiée par un style de poterie caractéristique, le style Urewe, inclut non seulement l'agriculture et l'élevage, mais également la métallurgie. Vu le parallélisme de sa diffusion avec la répartition actuelle des langues bantu, il ne fait guère de doute qu'une rapide diffusion démiq est impliquée dans toute la partie méridionale du domaine, qui n'était antérieurement habitée que par des populations pré-métallurgiques et pour la plus grande partie, au moins, pré-néolithique¹⁵, vraisemblablement de langue khoisan. En Afrique orientale, en revanche, si la métallurgie semble bien y avoir été inconnue avant le complexe Chifumbaze, des populations néolithiques d'éleveurs et presque certainement d'agriculteurs y étaient préalablement installées. Dans ces

¹⁴ D. W. PHILIPPSON (1993).

¹⁵ Il est possible que, dans l'extrême sud du domaine, des populations khoisan aient adopté l'élevage avant l'arrivée des premiers groupes bantu. Elles auraient alors emprunté cette pratique à des populations plus septentrionales, bantu ou autres.

conditions se pose la question de savoir s'il y a eu des contacts, et de quelles sortes, entre ces populations et les nouveaux arrivants.

Les thèses de Christopher Ehret

La synthèse la plus complète (et la plus audacieuse) sur le sujet est due à l'historien Christopher Ehret. Dans un ouvrage récent¹⁶, celui-ci propose le schéma suivant :1) vers 1000 avant notre ère, un groupe de populations de langue bantou, les proto-Mashariki (c'est-à-dire les Bantu de l'Est ; mashariki = « Est » en swahili), débouchent de la grande forêt équatoriale sur le rebord du Rift occidental. Il s'agit d'une société d'horticulteurs néolithiques, possédant des chèvres et pratiquant encore largement la chasse et la cueillette, adaptés à un environnement de marges forestières. Ils se divisent très tôt en deux groupes, les Kaskazi (« Nord » en swahili) et les Kusi (« Sud » en swahili).2) Ils entrent en contact tout d'abord avec deux sociétés d'agriculteurs céréaliers appartenant au phylum nilo-saharien, installées de longue date dans la région, qui leur transmettent de nouvelles plantes cultivées et la métallurgie, ainsi qu'une initiation à l'élevage des bovins.

3) Le groupe Kusi, peut-être à cause de sa localisation dans la partie sud du rift occidental, se voit assez vite confronté à une raréfaction des terres appropriées à l'horticulture des tubercules. Il adopte donc plus rapidement que ses cousins du nord l'agriculture céréalière et s'éloigne, dès la fin du premier millénaire avant notre ère, de la région interlacustre, en se dirigeant vers le sud (de part et d'autre du lac Nyasa).4) Le groupe Kaskazi, situé dans un environnement plus humide, conserve plus longtemps ses traditions d'horticulture tout en y intégrant des céréales telles que l'éleusine. Les membres de ce groupe continuent à interagir longuement avec leurs voisins nilo-sahariens. En occupant de nouveaux environnements, ils commencent à

¹⁶ C. EHRET (1998).

se diviser en sept branches, dont certaines entrent en contact avec de nouvelles populations de langue soudanienne orientale, vers – 600 à – 550. Vers cette date, une partie de ces groupes commence à se déplacer vers l'est en contournant le lac Victoria par le sud. Presque tous les Kaskazi – sauf une partie d'entre eux qui s'éloigne vers le sud de la Tanzanie actuelle – entrent en contact, aux alentours de – 600 avec une population d'éleveurs sud-couchitiques (les Tale), apparemment assez récemment arrivés dans la région (peut-être attirés par le recul de la mouche tsé-tsé dû à la densité croissante de population). Les Kaskazi leur doivent l'essentiel de leurs connaissances pastorales.⁵) Autour de – 300 à – 200, des groupes Kaskazi continuant à se déplacer vers l'est entrent en contact avec une autre population d'éleveurs, de langue nilotique méridionale, alors que d'autres, les Kati, (« centre » en swahili) sont influencés par une nouvelle population sud-couchitique.⁶) Aux alentours du début de l'ère chrétienne, la population Kaskazi originelle est entièrement disloquée : la pression démographique consécutive à l'adoption de nouvelles pratiques productives les amène à se diriger vers l'est et le sud, peuplés essentiellement de chasseurs cueilleurs (de langue khoisan), mais aussi d'agro-pasteurs de langue sud-couchitique (dans et autour de la Rift Valley orientale au Kenya et en Tanzanie), sud-nilotique (*idem* mais plus au nord) et nilo-saharienne non-identifiée (autour du lac Nyasa) :

– un groupe de Bantu s'installe dans les Hautes Terres de Tanzanie septentrionale (Kilimanjaro, Pare) et du Kenya méridional (Taita, mont Kenya), ainsi que sur la côte elle-même, entre -100 et +500 (ce sont les ancêtres des peuples de langue thagicu, chaga et dawida) ; – un autre groupe s'installe, à la même époque, sur la côte et dans l'intérieur immédiat, de l'embouchure de la Rufidji jusqu'à approximativement la frontière actuelle entre le Kenya et la Tanzanie. Plus tard (vers 600 ?) une partie d'entre eux remontera le long de la côte jusqu'au sud de la Somalie actuelle. Ce sont les ancêtres des Swahili et des populations apparentées (Mijikenda,

Pokomo...); – un troisième groupe (très proche linguistiquement du précédent) s’installe, à la même époque, dans les Hautes Terres du Sud de la Tanzanie (ce sont les ancêtres des Hehe, Bena, Kinga, etc.) ;

– enfin, une partie des populations Kaskazi avait quitté la région du lac Victoria assez tôt — ou par un trajet différent — pour ne plus interagir notablement avec des populations nilo-sahariennes ou couchitiques après les contacts initiaux. Vers la fin du III^e siècle de notre ère, ils étaient déjà installés autour du lac Nyasa que certains d’entre eux avaient apparemment contourné par le sud et certains groupes arrivaient à la côte (au sud de la Tanzanie actuelle). L’ensemble de ces populations sont les ancêtres des Nyakyusa, Fipa, Yao, Makonde, etc.) Il est hors de question de discuter dans le détail l’ensemble de ce schéma. Notons cependant qu’Ehret l’appuie essentiellement sur des arguments linguistiques, la présence de la plupart des peuples qui auraient été en contact – et avec quelles conséquences ! Métallurgie, agriculture céréalière, etc. – avec les populations bantuphones n’étant pas attestée par ailleurs. Or les critères linguistiques employés, essentiellement des comparaisons de vocabulaire, semblent parfois largement sujets à caution¹⁷. Néanmoins, l’hypothèse d’ensemble, si l’on ne prend pas trop au pied de la lettre les détails des interactions entre groupes parfois imprécis, mérite d’être retenue, car elle offre un cadre valide pour la compréhension de la pénétration des populations de langues bantu dans l’intérieur de la Tanzanie. Nous allons donc à présent nous pencher sur un cas précis, celui de la population chaga du Kilimanjaro, pour tenter de mettre en lumière comment on peut appréhender sa formation et son installation sur la plus haute montagne d’Afrique.

¹⁷ Un projet de recherche, entrepris en commun par Maarten Mous de l’Université de Leyde et moi-même, vise à reconstituer l’histoire des contacts entre les langues de la vallée du Rift oriental, du centre de la Tanzanie au sud de l’Éthiopie, avec une méthodologie mieux maîtrisée que celle utilisée par Ehret.

Les Chaga et leur langue

Le peuple de langue bantou installé sur le Kilimanjaro au moment de la conquête coloniale est connu sous le nom de Chaga et c'est ainsi que nous le désignerons, bien qu'il ne s'agisse pas d'une dénomination autochtone¹⁸. Les Chaga parlent une langue bantou bien individualisée qui est aussi celle des Rwa ou Meru, peuplant les flancs orientaux du mont Meru, à l'ouest du Kilimanjaro, et est également parlée avec des différences plus importantes, par les Gweno habitant le nord des monts Pare au sud-est du volcan. La langue chaga est très diversifiée (il serait plus correct de parler d'un groupe de langues) et l'on peut en donner la classification schématique suivante¹⁹ :–

– gweno (district de Mwanga) ;– chaga oriental (district de Rombo) : parlent d'Usseri, de Mashati, de Mkuu, de Keni, etc. ;

– chaga central (district de Moshi) : parlent de Mamba, Marangu, Kirua, Kilema, Moshi, Mbokom, Uru... ;

– chaga occidental (district de Hai) : parlent de Kiwoso (Kibosho), Mashami (Machame), Siha, auxquels ils faut adjoindre le rwa du mont Meru.

La diversification interne du chaga n'est peut-être pas extraordinaire si l'on considère la topographie de la montagne : de longues plaines séparées par des cours d'eau aux parois parfois abruptes, rendant les contacts parfois ardu. Il est fréquent, dans d'autres régions du monde, de constater une grande diversité linguistique des zones de montagne. On remarquera néanmoins que les deux autres grands volcans de la région, le mont Elgon et le mont Kenya, offrent un tableau nettement plus homogène²⁰.

¹⁸ Pour des détails sur l'appellation traditionnelle des Chaga, cf. G. PHILIPPSON (1984).

¹⁹ De nombreux renseignements géographiques, avec de très bonnes cartes se trouvent dans F. BART *et alii* (2003).

²⁰ Je ne fais ici référence, pour le mont Elgon, qu'à la partie de la montagne peuplée par le groupe de langue bantou, les Masaaba. La partie Nord est occupée par des locuteurs de langues nilotiques méridionales.

Peut-être plus frappant que cette diversité interne est le relatif isolement du chaga parmi les autres langues bantu avoisinantes. La seule langue à lui être clairement apparentée, le dawida, parlé dans les monts Taita de l'autre côté de la frontière avec le Kenya, est tout de même assez distante linguistiquement. Toutes les autres langues sont nettement plus éloignées. Le fait est d'autant plus surprenant que ces langues elles-mêmes se laissent assez facilement rattacher à des groupements de taille supra-régionale. Par exemple, les langues bantu parlées autour du mont Kenya (désignées généralement comme « langues du Kenya central » ou « thagicu » : kikuyu, kamba, embu, mbeere, meru, tharaka, etc.) ont un parent clairement identifiable, le sonjo, parlé auprès du lac Natron (à environ 200 km à l'ouest du Kilimanjaro et 300 km au sud-est du mont Kenya) et semblent trouver leur origine sur la rive est du lac Victoria. Le pare (ou asu) parlé dans les monts Pare, appartient à un groupe dit de « la Côte Nord-Est » qui regroupe presque toutes les langues bantu du quadrant nord-est de l'Afrique orientale²¹. Aucun regroupement de ce genre ne semble se dégager pour le chaga. Ce relatif isolement pourrait s'expliquer par deux causes : soit le chaga s'est séparé précocement des langues voisines et a connu une évolution divergente, soit il a été très fortement influencé par des langues non-bantu. Il n'est pas possible d'exclure *a priori* l'une ou l'autre de ces deux hypothèses, qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement incompatibles. Notons que dans sa reconstruction historique mentionnée plus haut, C. Ehret n'admet pas une séparation ancienne, puisqu'il considère que les ancêtres des Chaga et ceux des peuples du Kenya central formaient encore un seul groupe il y a environ 1 600 ans. Les traditions orales des différents clans chaga, recueillis par Schanz²² et Stahl²³ ne sont d'aucun secours, puisque les plus anciennes ne

²¹ De nombreuses données sur la classification des langues bantu se trouvent dans D. NURSE & G. PHILIPPSON (2003). Noter que C. Ehret regroupe le chaga avec les langues du Kenya central.

²² J. SCHANZ (1913).

²³ K. STAHL (1964).

remontent guère plus haut que le XVIII^e siècle. Les premières traces d'action anthropiques sur la montagne remontent au I^{er} millénaire avant notre ère et sont le résultat de feux de broussailles allumés soit par les chasseurs-cueilleurs habitant la région depuis les origines, soit par les premiers représentants des pasteurs néolithiques (par hypothèse de langue couchitique, voir plus haut)²⁴. Mais les premières poteries ne remontent qu'aux tout premiers siècles de notre ère et reflètent sans doute l'apparition d'une population de langue bantu, peut-être les premiers locuteurs d'une forme ancienne du chaga.

Lexique chaga et contacts culturels

Quoiqu'il en soit de cette question, l'intensité des contacts entre les peuples de langue chaga et des populations différentes se laissent déceler par l'examen de leur vocabulaire. Il est ici nécessaire de fournir quelques éléments linguistiques qu'on s'efforcera de réduire à l'essentiel.

Quand les locuteurs d'une langue se dispersent sur un espace où les communications entre eux deviennent difficiles, chaque communauté va transformer, au cours du temps, les caractéristiques de la langue ancestrale et évoluer dans une direction propre. Au bout d'un certain temps, la compréhension mutuelle deviendra difficile, voire tout à fait impossible, même si les langues conservent entre elles un certain « air de famille ». C'est le cas des langues romanes descendant du latin, par exemple le français, l'italien et l'espagnol, où les similitudes sont facilement constatables par quiconque, surtout si l'on compare l'une de ces langues à l'allemand ou au russe. Il en est de même pour les langues bantu : chaque langue a transformé d'une manière systématique les sons de la langue-ancêtre, mais la

²⁴ Données intéressantes dans S. POMEL (2003).

comparaison permet de reconstituer un vocabulaire originel sans grande difficulté. Gardant présent à l'esprit ces données, on peut tenter une stratification du vocabulaire chaga : la strate la plus ancienne contient des mots présents dans la majorité ou un grand nombre des langues bantu de la moitié est de l'Afrique et remontant sans doute à l'ancêtre commun ; ces mots concernent les parties fondamentales du lexique, comme les parties du corps, les verbes de mouvement, les phénomènes naturels (soleil, lune, pluie), etc. Grâce à l'examen de cette partie du vocabulaire, on peut mettre en évidence certaines régularités dans la correspondance des sons²⁵ d'une langue à l'autre : par exemple, le mot pour « dos » se présente avec un « g » en position initiale dans la plupart des langues bantu d'Afrique orientale (*m-gongo*, *ki-gongo*, *lugongo*, etc.)²⁶; dans le groupe chaga, seul le gweno a un « g » dans cette position (*m-gongo*) ; tous les autres parlers chaga l'ont perdu (*m-ongo*), le dialecte mochi l'ayant pour sa part remplacé par un « h » (*m-hongo*). Il ne s'agit nullement d'une fantaisie propre à ce mot, puisque l'on peut citer également le mot pour « criquet » (en général *n-zige*, *lu-zige*), qui devient en chaga « *n-zie* » et « *n-zihe* » dans le parler mochi.

Si nous nous penchons maintenant sur la partie du vocabulaire chaga qui ne semble pas tirer son origine de la langue bantu ancestrale – vocabulaire numériquement important et qui concerne en bonne partie des concepts moins universels que ceux de la première strate : noms d'animaux ou de plantes, ne se trouvant pas nécessairement dans tous les milieux ou ayant une importance spéciale pour la société en question, pratiques socio-culturelles, spécifiques à chaque société, etc. – nous constatons que l'on peut le sous-diviser en deux nouvelles strates : la strate que nous appellerons strate 2

²⁵ J'utilise ici le terme impropre « son » au lieu de « phonème », pour ménager les non-spécialistes. Les collègues linguistes qui viendraient à lire ce texte voudront bien me le pardonner...

²⁶ Je sépare par un tiret les préfixes de classe, qui sont une caractéristique essentielle des langues bantu, mais ne nous concernent pas ici. Nous ne considérons que la partie après le tiret.

regroupe des mots qui ne sont sûrement pas d'origine proto-bantu, puisqu'ils se retrouvent dans une ou deux langues voisines seulement, mais qui sur le plan des correspondances de sons se comportent exactement comme les mots de la strate 1 ; un bon exemple est le mot pour « banane » (terme générique). En gweno, le mot est *i-rugu*, dans les autres parlers chaga *i-ruu*, sauf le mochi qui a *i-ruhu*. C'est donc exactement la même distribution que les mots proto-bantu que nous avons regroupés en strate 1. Et pourtant, cette racine ne se retrouve en dehors du chaga (et de son parent le dawida) que dans une ou deux langues voisines, et encore avec des irrégularités de correspondance. Qu'en conclure ? Il doit s'agir ici d'un mot d'emprunt, mais assimilé depuis si longtemps dans le lexique chaga *qu'il présente toutes les apparences d'un mot indigène*. En revanche, une strate 3 réunira des mots, dont les correspondances ne peuvent absolument pas être considérées comme régulières ; je prendrai comme exemple ici le mot pour « rat » : en dawida *i-goigoi*, en gweno *i-gogoi*, et dans tous les autres parlers chaga *i-kokoi* ou *i-koikoi*. Nous n'avons observé ci-dessus aucune correspondance entre « g » et « k » et de fait, la partie d'origine bantu du lexique n'en contient aucun exemple. Il s'agit ici d'un mot emprunté (ou peut-être créé sur une onomatopée !) et qui ne s'est pas intégré aux formes canoniques.

Pour donner une idée rapide du type de vocabulaire concerné, je donne ci-dessous les termes les plus significatifs, relevant de chacune des trois strates²⁷ :

– la strate 1 comprend presque tous les noms de parties du corps, de nombreux verbes se référant à des actions ou des états élémentaires (aller, avaler, boire, changer, courir, dire, fermer, finir, manger, mettre, parler, rire, savoir, tomber, venir, voir, etc.), quelques noms d'animaux assez divers, mais comprenant les termes les plus généraux (oiseau, poisson, ainsi que buffle, éléphant, une espèce de singe – *Cercopithecus mitis* – pintade,

²⁷ Il existe une quatrième strate du vocabulaire chaga composé d'emprunts au swahili et même à l'anglais, massifs depuis une quarantaine d'années. Ils ne nous concernent pas ici.

python, tortue, abeille, criquet, mouche, pou, etc.), de nombreux termes se rapportant aux activités domestiques (on citera bois à brûler, cendre, charbon de bois, chenet, étincelle, foyer, fumée, suie, pot – terme générique –, éteindre le feu, frire, graisse, couteau, marteau, maison, balayer, coudre, etc.), quelques activités artisanales importantes (on notera particulièrement vanner, forger et faire de la poterie), quelques termes se rapportant à l'environnement (forêt, lac, pierre, sable, pluie, lune, étoile...), les nombres de un à cent, d'assez nombreux termes se référant à la vie sociale en général (enfant, étranger, esprit des ancêtres, femme, guerre, honte, chanter, danser, voler...), quelques termes concernant la chasse (arc, flèche, lance, chasser, prendre au piège) et l'élevage (bovin, chèvre, traire, lait), mais curieusement aucun terme se rapportant spécifiquement à l'agriculture, sauf « graine » ;– la strate 2 est bien différente ; elle ne comprend que deux ou trois noms de parties du corps (joue, poing, visage...), un nombre encore assez conséquent de verbes de base, mais beaucoup moins nombreux que ceux de la strate 1 (attendre, couper, creuser, essuyer, mettre au monde, oublier, etc. – une vingtaine en tout contre presque quatre fois plus dans la strate 1), quelques noms d'animaux de types divers (babouin, corbeau, guêpe, porc-épic, rhinocéros...), un nombre plus restreint qu'en strate 1 de mots concernant les activités domestiques ou artisanales (armature de la case, calebasse, panier, ruche, cuisiner, filtrer, tresser...), quelques termes concernant l'environnement, surtout le climat (grêle, saison des pluies, tonnerre, vent, ainsi que brousse, rivière, ciel...), le nombre mille, encore une certaine quantité de termes sur la vie sociale (chef, clan, pays, vieillard, procès, ennemi, prêter/emprunter, sacrifier, travailler...), aucun terme concernant en particulier la chasse (sauf peut-être le nom d'une petite antilope), quelques nouveaux termes sur l'élevage (bouc castré, vache adulte, veau, peau d'animal et sang – ce dernier terme sans doute lié à la consommation régulière de sang de bovin par les Chaga, à l'instar de plusieurs autres peuples de la région), et surtout la plus grande part du lexique agricole

(banane – terme générique –, bananier, canal d'irrigation, éleusine, faucille, hache, haricot sp. – *Vigna unguiculata*, appelé *niébé* en Afrique de l'Ouest, houe, maïs, mortier, grenier sous le toit, pseudo-tronc de bananier, bâton à fourir, feuille sèche de bananier et, *last but not least*, cultivier) ;

– la strate 3 comprend aussi un petit nombre de noms de parties du corps (barbe, cerveau, doigt, gorge...), une vingtaine de verbes de base (briser, commencer, couvrir, demander, écouter, éternuer, fabriquer, frapper, mordre...), un nombre assez important de noms d'animaux (colobe, crocodile, gazelle, girafe, hippopotame, rat, chacal, zèbre, milan, calao, termite...) ainsi que le nom pour œuf – non consommé traditionnellement par les Chaga –, pratiquement pas de termes se rapportant aux activités domestiques sinon « lit » et « gruau », quelques noms concernant l'environnement, dont certains fondamentaux (boue, brouillard, ombre, source, terre et eau²⁸), quelques nouveaux termes se rapportant à la vie sociale (esclave, compter, payer, jouer et cracher – une activité jouant un rôle rituel important chez les Chaga, comme chez leurs voisins), le mot pour « fer », un nombre significatif de termes concernant l'élevage (bouc, chevreau, chien, génisse, mouton, taureau, troupeau...) et très peu de termes agricoles (corde en fibre de bananier, patate douce et tabac). Que conclure de ces données ? Il convient peut-être de préciser tout d'abord que la technique de comparaison linguistique présentée ci-dessus n'est pas d'une fiabilité absolue. Si la distinction entre la strate 1 et les autres est assez solidement établie puisque les termes de la strate 1 ont été reconstruits par la comparaison de nombreuses langues recouvrant tout le domaine bantu ou une partie importante de celui-ci, il y a plus d'incertitude pour la séparation fine entre strates 2 et 3 et ce pour la raison suivante : on se souviendra qu'ont été définis comme relevant de la strate 3 des termes ne présentant pas les correspondances régulières telles qu'on peut les établir à la suite de la

²⁸ Ce dernier nom apparaît dans cette strate, car le nom bantu originel qui devrait figurer logiquement dans la strate 1, a pris en chaga le sens de « sperme » et est devenu tabou.

comparaison du vocabulaire de la strate 1 avec les autres langues bantu (par exemple « g » en proto-bantu = « g » en gweno, « h » en mochi et zéro dans les autres parlars chaga. La strate 2, elle, est définie comme comprenant des termes qui présentent bien lesdites correspondances régulières, mais semblent limités au chaga et éventuellement à une ou deux langues voisines. Le risque d'erreur tient à ce que les fameuses « correspondances régulières » sont très faciles à isoler dans le cas de certains sons, mais plus nébuleuses ailleurs. Par exemple le son « t » du bantu commun donne des correspondances très significatives en chaga, puisqu'il ne reste « t » que dans un ou deux dialectes et qu'il se transforme ailleurs en « d », « r » ou « h » ; citons le mot pour « arbre » (une des racines les plus répandues dans le domaine bantu) qui est généralement *m-ti* ou *mo-te* dans la plupart des langues bantu, mais devient en chaga *m-ri*, *m-di*, voire *m-hi* ! et il en est ainsi de tous les mots d'origine bantu comprenant le son « t ». *A contrario*, on comprendra facilement, je pense, que tout mot chaga contenant « t » dans tous les dialectes, par exemple le mot « chien » *i-kite*, ne peut pas être d'origine bantu, c'est pourquoi on le placera dans la strate 3. Malheureusement, si l'on peut dire, certains autres sons sont beaucoup plus stables et restent identiques à eux-mêmes du proto-bantu au chaga : il en va ainsi des sons « m » et « s » par exemple ; c'est pourquoi le mot *mesa* « ennemi » qui n'existe qu'en chaga et une ou deux langues voisines, ne peut pas être d'origine bantu, en raison de sa répartition très restreinte, mais sera attribué à la strate 2 puisqu'il ne semble violer aucune correspondance (cf. le mot chaga *m-eso* « yeux » qui a exactement les mêmes consonnes et provient bien, lui, du proto-bantu – on retrouve le même mot en kikongo (Congo) *m-eesu* et jusqu'en ewondo (Cameroun), *m-is*). Cependant, il serait aussi possible que le mot *mesa* ait en fait été emprunté très récemment, puisque ses consonnes ne démontrent rien. Donc la différence entre strates 2 et 3, pour certains mots, peut être sujette à caution (par exemple le mot « veau »

appartient peut-être plutôt à la strate 3, comme « taureau », plutôt qu'à la strate 2).

Mais ce qui importe le plus à notre propos ici, c'est de déterminer l'origine des emprunts, étant admis qu'en gros, ceux de la strate 2 (avec les réserves que nous venons de faire) doivent être plus anciens que ceux de la strate 3. Il est relativement facile de déterminer l'origine de certains de ces termes, si on peut les retrouver dans une des langues non-bantu visiblement en contact avec le chaga à une époque récente. Celles-ci sont au nombre de deux et appartiennent au même groupe nilotique oriental : il s'agit du maasai (avec sa variante *il-oikop*) et de l'ongamo ; bien qu'il soit difficile de trancher entre ces deux langues apparentées, on peut leur attribuer bon nombre de termes de la strate 3 : « taureau », « génisse », « bouc », « troupeau », « zèbre », « cadavre », « crocodile », « pouvoir (verbe) », « girafe » (ce dernier à coup sûr ongamo, le mot étant différent en maasai), auxquels on peut ajouter, avec quelque hésitation : « terre », « petit », « barbe », « demander », « paume ». On doit y ajouter au moins les mots suivants de la strate 2, dont la classification est donc sans doute fautive : « corbeau », « veau », « sel (natron) », « peau d'animal » et peut-être « visage » et « joue ». On remarquera que la plupart de ces termes concernent l'élevage et secondairement les animaux sauvages, mais aucun l'agriculture. Il n'y a là rien pour surprendre, si l'on considère que les Maasai pratiquaient jusqu'à il y a peu une économie exclusivement pastorale²⁹ ; quant aux Ongamo, agriculteurs depuis sans doute plusieurs siècles, ils revendiquent d'avoir été eux aussi pasteurs exclusifs dans le passé et tout leur vocabulaire agricole est emprunté au chaga. Certes, la population bantu ancêtre des Chaga connaissait déjà l'élevage (cf. « bovin », « chèvre », « traire », « lait », dans le vocabulaire de la strate 1), mais l'influence de leurs voisins nilotiques avec

²⁹ Une preuve *a contrario* est fournie par les Arusha, groupe de langue maasai – bien que fortement mélangé à des Chaga – qui ont adopté l'agriculture au XIX^e siècle et dont tout le vocabulaire agricole est emprunté au chaga.

leur attachement particulier au bétail a dû en accroître la valeur symbolique. D'ailleurs, il est certain qu'un nombre important d'individus d'origine maasai se sont fondus dans la population chaga au cours des deux derniers siècles³⁰ et l'influence maasai sur les parures et l'accoutrement militaire des Chaga a été considérable. Avant de quitter la strate 3, remarquons que deux des trois termes agricoles qu'elle comporte (patate douce et manioc) désignent des plantes d'origine américaine, d'importation donc assez récente³¹. On est ainsi en droit de conclure que cette strate est constituée, dans l'ensemble, par des mots empruntés au cours des derniers siècles. Cette conclusion a des conséquences quelque peu contradictoires pour certains termes, tels que « chien », « hippopotame » et encore plus « fer », qu'on aurait de bonnes raisons de croire anciens (la métallurgie bantu a plus de 2 500 ans) et dont les irrégularités de correspondance s'expliquent donc peut-être par d'autres raisons, mais dans l'ensemble, elle semble correcte.

Le lexique de l'agriculture

La question la plus intéressante concerne la strate 2, puisque c'est là que se place la très grande majorité du vocabulaire agricole. Il est évidemment certain que la population bantu ancestrale connaissait l'agriculture et le renouvellement du lexique en question s'explique sans doute par un bouleversement des pratiques culturelles. Il est très significatif à cet égard que le terme signifiant « cultiver » que nous attribuons à cette strate 2 remonte en fait au vocabulaire proto-bantu, mais avec la signification de « couper, abattre un arbre » ; il a dû prendre le sens de « cultiver » à la suite des défrichements importants que les Chaga ont fait subir à la forêt recouvrant les pentes sud et est du Kilimanjaro. Rappelons rapidement la

³⁰ Cf. surtout K. STAHL (1964).

³¹ *Contra* G. MURDOCK (1959), qui considère que la patate douce est ancienne en Afrique. Pour « maïs », voir plus loin.

nature de l'agriculture chaga au moment des premiers contacts avec les Européens (troisième tiers du XIX^e siècle) : des bananeraies entourant directement les cases, avec un coin pour les ignames, ces bananeraies étant régulièrement fumées grâce à l'apport du fumier des bovins nourris à l'étable (de pseudo-troncs et de feuilles de bananier ainsi que d'herbe recueillie sur les basses pentes) et également irriguées ; plus bas sur les pentes, on pratiquait les cultures annuelles, en alternance éleusine et maïs/légumineuses. L'introduction du maïs ne peut évidemment remonter à une date antérieure à l'établissement des premiers rapports transatlantiques, mais il faut noter que le mot utilisé par les Chaga (ainsi que plusieurs autres peuples) pour le désigner est en fait le terme pour « sorgho », un mot remontant à la strate 1. Il est difficile de concevoir le système agricole des Chaga sans faire référence au bananier et de fait plusieurs termes de la strate 2 s'y rapportent : « banane » (terme générique), « bananier », « pseudo-tronc » (donné au bétail), « feuille sèche » (dont on couvrait les cases) ; on en décèlerait sans doute d'autres si le lexique de tous les dialectes était également connu. Or, le bananier est originaire d'Asie méridionale, et ses conditions de propagation font qu'il a obligatoirement été transmis par l'homme. C'est pourquoi les estimations de son ancienneté sont extrêmement contradictoires³². D'autre part, il y a des traces vraisemblables de défrichement agricole sur le flanc ouest de la montagne, datées par – carbone 14 à une fourchette entre 1685 et 1285 avant le présent³³. La date la plus haute correspond bien avec la datation des fragments de poterie de type kwale trouvées sur la montagne ; ce type de poterie étant assez solidement associé aux populations bantu³⁴, on peut voir là le signe de la première installation d'agriculteurs bantu sur le Kilimanjaro ; bien entendu, on ne peut décider s'il s'agit bien là de la population chaga ancestrale, mais c'est

³² Voir par exemple G. ROSSEL (1996) et E. DE LANGHE *et alii* (1996). Tout récemment, Ch. M. MBIDA (2000) et B.J. LEJU, P. ROBERTSHAW & D. TAYLOR (2006).

³³ S. POMEL (2003).

³⁴ Cf. D. W. PHILIPPSON (1993).

l'hypothèse la plus simple, et elle est adoptée par C. Ehret. Une raison pour le défrichement de la forêt d'altitude, même si le bananier n'était pas encore connu, pourrait résider dans le désir de la population bantu immigrante de recréer une agriculture à base de tubercules, qui lui était familière depuis le début de son expansion (un terme pour « igname » est reconstruit pour le proto-bantu et se retrouve dans les parlers chaga de l'ouest), en dépit du fait qu'entre le lac Victoria (lieu de dispersion des populations bantu « Mashariki » d'après Ehret) et le Kilimanjaro, les endroits favorables à la culture de ce tubercule soient très rares !

Quelle que soit la date d'introduction du bananier, pouvons-nous tenter d'identifier l'origine des termes appartenant à la strate 2 ? Comme nous l'avons signalé plus haut, beaucoup se retrouvent chez les peuples bantu voisins du Kilimanjaro : Asu des monts Pare et peuples du Kenya central. Dans la mesure où il s'agit d'innovations, ils ne peuvent être ramenés à la langue bantu ancestrale, mais ont dû être empruntés à une ou plusieurs populations à date relativement ancienne. La question ne se pose d'ailleurs pas nécessairement dans les mêmes termes pour la partie du lexique concernant l'agriculture et les autres champs sémantiques. En effet, des termes comme « ruche », « chaussure », voire « ennemi » et bien sûr les noms d'animaux ne supposent pas un mode d'organisation économique déterminé et pourraient être dus à des peuples d'éleveurs, de chasseurs-cueilleurs ou d'agriculteurs. Cependant, l'examen des lexiques de peuples chasseurs pouvant avoir été en contact avec les Chaga et leurs voisins s'avère décevant. Peut-être en serait-il autrement si ces lexiques étaient connus de façon plus satisfaisante. Un seul terme, celui pour « jeune fille », semble se rapprocher d'un mot d'une langue de chasseurs sud-couchitique, aujourd'hui sans doute éteinte, l'asax (peuple connu des Chaga sous le nom de *wa-asi*) ce qui indique peut-être des relations d'alliance matrimoniale.

Pour ce qui est de l'origine du vocabulaire de l'agriculture, sont exclus les Maasai et Ongamo, peuples d'éleveurs et, bien entendu, les différents

groupes de chasseurs des steppes. Le problème est qu'il n'y a pas d'indication qu'une autre population agricole ait occupé les montagnes avant l'arrivée des Bantu. En 1959, G. P. Murdock avait émis l'hypothèse séduisante que toutes ces régions étaient peuplées d'agriculteurs de langue couchitique, apparentés aux Konso du sud de l'Éthiopie (qui pratiquent en effet une agriculture très développée, bien que purement céréalière) qui auraient mis en place les fondements de l'agriculture de montagne que les Bantu auraient adoptés lors de leur arrivée, tout en assimilant les peuples antérieurement installés³⁵. Mais cette hypothèse reposait sur la datation bien trop basse de l'expansion bantu qui était généralement acceptée voici une cinquantaine d'années et qui n'est plus tenable aujourd'hui. Comme il a été dit ci-dessus, il est à peu près certain que les premières manifestations de l'agriculture au Kilimanjaro correspondent à l'arrivée de peuples de langue bantu.

Il existe une autre manière de résoudre le dilemme si l'on admet les mouvements postulés par Ehret. Le contact des Bantu avec des populations agricoles non-bantu se serait produit beaucoup plus à l'ouest, près du lac Victoria, avant que les peuples « kaskazi » ne se répandent vers l'est, ce qui expliquerait une partie du lexique agricole ; bien entendu, il ne saurait guère être question de bananier à cette date et dans ces régions³⁶, mais il est tout à fait possible que le vocabulaire appliqué de nos jours au bananier, se soit originellement rapporté à l'ensete (*Ensete ventricosum*), sans doute anciennement utilisé en Afrique de l'Est pour sa fibre, ses feuilles et ses graines³⁷. Reste qu'aucune langue identifiée jusqu'à présent ne semble expliquer même une partie du vocabulaire de la strate 2. Cette note relativement décevante doit être relativisée par la mention du fait que très peu de chercheurs se sont penchés en détail sur cette question, à la notable exception de C. Ehret. Un travail plus approfondi, mené avec des techniques

³⁵ G. P. MURDOCK (1959).

³⁶ Mais cf. maintenant LEJJU et al. (2006) cité en note 32.

³⁷ Cf. surtout G. ROSSEL (1996) qui insiste sur ce point. Cf. également G. PHILIPPSON et S. BAHUCHET (1996).

linguistiques plus minutieuses³⁸ pourrait permettre des avancées sur la question. Quant aux résultats d'analyses génétiques en cours, ils confirmeront vraisemblablement la présence d'éléments d'origine septentrionale (donc non-bantu) parmi les populations de la région, ce que les données archéologiques et, partiellement, linguistiques démontrent déjà abondamment.

En conclusion, si l'expansion des peuples de langues bantu vers l'est de la vallée du Rift, dans les régions du nord de la Tanzanie et du sud du Kenya s'est déroulée sur la base de migrations de groupes d'agriculteurs dont la taille reste difficile à estimer, mais qui ne devait pas être insignifiante, par rapport à la faible densité des populations de chasseurs et d'éleveurs qui y étaient préalablement installés (un cas, donc, de diffusion démique), de nombreuses obscurités entourent encore les conditions exactes de leur adaptation aux milieux montagnards qu'ils se sont mis à exploiter. Si la contribution de groupes non-bantu ne fait aucun doute, il n'est pas encore possible de dresser un tableau précis de ces interactions, en dépit des efforts pionniers mais isolés de Christopher Ehret.

Références

- BART F., MBONILE M. J. & DEVENNE F. (eds), 2003, *Kilimandjaro : montagne, mémoire, modernité*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 367 p.
- CAVALLI-SFORZA L. L., 1996, *Gènes, peuples & langues*, Paris, Éditions Odile Jacob, 323 p.
- CAVALLI-SFORZA L. L., MENOZZI P. & PIAZZA A., 1994, *The History and Geography of Human Genes*, Princeton (NJ), Princeton University Press.

³⁸ Cf. note 17 ci-dessus.

- CRAZZOLARA J. P., 1950-1954, *The Lwoo*, Vérone, Instituto Missioni Africane, 3 vol.
- DE LANGHE E., SWENNEN R. & VUYLSTEKE D., 1996, « Plantain in the early Bantu world », in SUTTON, J. E. G. (ed.), *The Growth of Farming Communities in Africa from the Equator Southwards*, Nairobi, The British Institute in Eastern Africa, pp. 147-160.
- EHRET C., 1998, *An African Classical Age*, Charlottesville, University of Virginia & Oxford, James Currey, 354 p.
- GLADWELL M., 2000, *The Tipping Point. How Little Things can make a Big Difference* Boston, Little, Brown & Company.
- HEINE B & VOSSEN R., 1975-1976, « Zur Stellung der Ongamo-Sprache », *Afrika und Ubersee*, Band 59, 2, pp. 81-104.
- HEINE B & NURSE D. (eds), 2000, *African languages : an Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press, 396 p.
- LEJU, B.L., ROBERTSHAW, P. & TAYLOR, D., 2006, « Africa's earliest bananas? », *Journal of Archaeological Science*, 33, pp. 102-13.
- MBIDA, Ch. M., 2000, « Evidence for banana cultivation and animal husbandry during the First Millenium B.C. in the forest of Southern Cameroon », *Journal of Archaeological Science*, 27, pp. 151-62.
- MOUS M., 1994, « Ma'a or Mbugu », in BAKKER P. & MOUS M. (ed.), *Mixed Languages*, Amsterdam, IFOTT, pp. 175-200.
- MURDOCK G. P., 1959, *Africa : its Peoples and their Culture History*, New York, McGraw Hill, 456 p.
- NURSE D., 1979, *Classification of the Chaga dialects*, Hamburg, Buske.
- NURSE D. & PHILIPPSON G. (ed.), 2003, *The Bantu Languages*, Londres, Routledge.
- OGOT B. A., 1967, *A History of the Southern Luo*, vol. 1, Nairobi, East African Publishing House, 250 p.

- PHILIPPSON G., 1984, *Gens des bananeraies : contribution linguistique à l'histoire culturelle des Chaga du Kilimanjaro (Tanzanie)*, Paris, Éditions Recherches sur les Civilisations, 314 p.
- PHILIPPSON G., 2002, « La méthode comparative » ; manuscrit consultable en ligne à l'URL <http://www.ddl.ish-lyon.cnrs.fr>
- PHILIPPSON G., à paraître, « Langues et histoire dans la vallée du Rift », in HIRSCH B. et al. (eds), *Vallées du Rift Africain*. Paris : IRD / MAE, environ 15 p.
- PHILIPPSON G. & BAHUCHET S., 1996, « Cultivated crops and Bantu migrations in Central and Eastern Africa : a linguistic approach », in SUTTON J. E. G. (ed.), *The Growth of Farming Communities in Africa from the Equator Southwards*, Nairobi, The British Institute in Eastern Africa, pp. 103-120.
- PHILIPPSON G. & MONTLAHUC M.-L., 2003, « Kilimanjaro Bantu », in NURSE D. & PHILIPPSON G. (eds), 2003, *The Bantu Languages*, Londres, Routledge.
- PHILIPPSON D. W., 1993, *African Archaeology*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 268 p.
- POMEL S., 2003, « Les sols indicateurs des actions anthropiques. La mémoire naturelle et sociale des sols volcaniques », in BART F., MBONILE M. J. & DEVENNE F. (eds), 2003, *Kilimandjaro : montagne, mémoire, modernité*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 157-186.
- ROSSEL G., 1996, « Musa and Ensete in Africa : Taxonomy, nomenclature and uses », in SUTTON J. E. G. (ed.), *The Growth of Farming Communities in Africa from the Equator Southwards*, Nairobi, The British Institute in Eastern Africa, pp. 130-146.
- SCHANZ J., 1913, *Mitteilungen über die Besiedlung des Kilimandscharo durch die Dschagga und deren Geschichte*, Leipzig & Berlin, Teubner.

STAHL K., 1964, *History of the Chagga People of Kilimanjaro*, Londres, La Haye & Paris, Mouton.

SUTTON J. E. G., 1973, *The Archaeology of the Western Highlands of Kenya*, Nairobi, The British Institute in Eastern Africa.